



HELENE STAPINSKI

LES JOURS DE VITA GALLITELLI



LE LIVRE

Helene le sait depuis l'enfance, il y a une criminelle dans la famille. Sa mère lui a raconté inlassablement la légende, en touillant la sauce tomate, en coiffant ses cheveux noirs, en la préparant pour la messe. Vita, son arrière-arrière-grand-mère italienne, a tué un homme à la suite d'une partie de cartes. Seule avec ses deux fils, elle a fui le Sud pour s'installer à Jersey City, en 1892. Jusqu'à présent, Vita était une figure intimidante mais floue, comme la femme invisible des films de Scorsese ou Coppola. Mais, aujourd'hui, Helene a 39 ans. L'âge auquel Vita est arrivée en Amérique. L'âge auquel mouraient les femmes de sa région, à l'époque. Prise de panique à l'idée que ses propres enfants soient affligés du gène du crime qui, du grand-père voleur de homards au cousin *consigliere* de la Mafia, coule dans leur sang, Helene décide de conjurer le sort.

Elle entreprend des recherches fiévreuses, de cimetières en archives, dans cette Basilicate jadis arpentée par les grands hommes, Pythagore, Spartacus ou Horace, mais ravagée, au XIX^e siècle, par la misère, la famine, la malaria et le droit de cuissage du *padrone*.

Au bout de dix ans, au bout de ses voyages, au bout de son enquête, la vraie Vita l'attend.

L'AUTEUR

Helene Stapinski a fait ses gammes au *Jersey Journal*. *Les Jours de Vita Gallitelli* est son troisième roman mais le premier publié en France. Outre-Atlantique, on l'appelle l'« Elmore Leonard du New Jersey ». À ce détail près : c'est sa propre famille qui compose le casting de ses livres. Helene Stapinski vit aujourd'hui à Brooklyn avec son mari et leurs deux enfants.

Helene Stapinski

Les Jours de Vita Gallitelli

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Szczeciner



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Wendell, Dean et Paulina

« Il cueillit (quoiqu'il ne fût ni le seul, ni le plus beau)

De tous les fruits la Pomme défendue.

[...]

Et il la mangea, pour sa grande douleur et perpétuel dommage. »

Serafino Della Salandra

Adamo Caduto, 1647

PREMIÈRE PARTIE

TOUS LES NŒUDS VIENNENT AU PEIGNE

Vita était une meurtrière.

Elle a ôté une vie, puis elle s'est enfuie.

Peut-être à l'aide d'une arme à feu. Peut-être d'un couteau. Personne ne le sait. Ce qu'on sait, en revanche, c'est qu'elle a ôté une vie et qu'elle s'est enfuie.

Elle a abandonné son mari et traversé l'Atlantique avec ses fils pour échapper à la justice. Elle s'est installée dans le premier endroit qu'elle a trouvé – une cité industrielle faite de voies ferrées, de cheminées d'usine, de rues fourmillant de calèches et jonchées de crottin où, les soirs d'élection, on allumait des feux de joie dont les flammes montaient aussi haut que le toit des immeubles.

Au final, elle a payé. Oh que oui. Elle a même payé le prix ultime.

Nous étions dans notre jolie cuisine jaune de Jersey City, et Ma me racontait les aventures de Vita. Ça devait être en 1969. Tout en parlant, elle préparait la sauce tomate sur la cuisinière, remuant à l'aide d'une grande cuillère en métal la lave rouge où flottaient des boulettes de viande, et qui bouillonnait dans le faitout. Régulièrement, elle plongeait dedans un morceau de pain italien croustillant pour que je goûte – comme je n'avais jamais la patience d'attendre que ça refroidisse, je me brûlais

systématiquement le palais. Entre deux bouchées, j'écoutais en hochant la tête et je remplissais mes cahiers de coloriage.

C'était avant que j'entre à l'école ; ces histoires ont été mes premières leçons.

Dans ma tête, je pouvais voir Vita sur le pont du bateau, serrant ses deux fils contre elle : ses yeux hagards, ses longs cheveux fouettés par le vent du large, sa passion.

Ma était une formidable conteuse – mais ce n'était rien à côté de son père, papy Beansie.

Papy Beansie avait passé quelque temps à la prison de Trenton State – « au placard », comme il disait – et il adorait nous raconter son quotidien : les détenus qui faisaient du tricot, ceux qui avaient apprivoisé des souris et qui les promenaient au bout de minuscules laisses, et enfin ceux qu'on traînait jusqu'à la chaise électrique. Ses mains se mettaient alors à trembler, ses genoux se dérobaient sous son poids et il faisait semblant de pleurer, comme si c'était lui qui devait emprunter le long couloir menant à la pièce où se déroulaient les exécutions. C'était un sacré comédien, papy.

Mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était parler de Vita. Tout ce que ma mère savait d'elle, c'était de lui qu'elle le tenait.

Ma aurait pu être écrivaine. D'ailleurs, au lycée, elle avait suivi une option de journalisme. Malheureusement, elle n'avait jamais pu s'inscrire à l'université, car il avait fallu qu'elle trouve un travail pour aider financièrement sa mère. Ensuite, elle avait décidé qu'elle aussi voulait fonder une famille (une famille modèle, où la criminalité n'existerait pas).

Au final, Ma n'a jamais eu l'occasion de raconter ses histoires à un vaste public. Elle se contentait donc de qui voulait bien les entendre, c'est-à-dire moi.

Elle m'a appris que Vita ne savait ni lire, ni écrire, et qu'elle n'avait donc pas laissé de lettres, ni de journal intime. Moi, je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui ne sache ni lire ni

écrire. D'autant plus que, chez nous, la lecture était quelque chose de très important – c'était également le meilleur moyen de fuir le quotidien parfois morose de Jersey City.

Papy tenait l'histoire de Vita de ses parents, et il l'avait ensuite racontée à ma mère. L'histoire s'était ainsi transmise de génération en génération par le bouche-à-oreille, se transformant au fil des narrations, évoluant, respirant – jusqu'à atterrir, enfin, dans ma petite oreille. Mon *orecchietta*.

Vita Gallitelli était mon arrière-arrière-grand-mère, la première personne du côté italien de ma famille à venir en Amérique. Elle est arrivée en 1892 avec ses deux fils adolescents, Valente et Leonardo, mon arrière-grand-père. Vita avait trois fils, mais Ma m'a expliqué que le plus jeune était mort pendant le voyage. Elle ne connaissait pas son nom, elle n'avait pas de preuves. Elle n'avait que l'histoire.

Le mythe, en vérité.

Ils sont partis pour l'Amérique parce que Vita et son mari, Francesco Vena, avaient assassiné quelqu'un en Basilicate, une région située dans l'extrême sud de l'Italie et dont ma mère et moi ne savions rien, si ce n'est que la pauvreté y était telle que personne n'en parlait jamais. Les touristes n'y mettaient pas les pieds et la plupart des Italiens auraient à peine su la placer sur une carte.

Un jour, j'ai regardé dans un atlas et j'ai vu que ça se trouvait tout en bas de la botte, entre les Pouilles et la Calabre. *Basilicata* (Bo-zi-li-gad, avec l'accent de Jersey City). Apparemment, on utilisait aussi le nom romain, la Lucanie, et les habitants s'appelaient les Lucaniens.

Ma mère me répétait inlassablement l'histoire de Vita. Elle me la racontait chaque fois qu'on rendait visite à ma grand-tante Katie, laquelle remplissait les trous avec les informations dont elle disposait. Elle me la racontait tous les dimanches

midi, pendant qu'on se rendait à l'église pour assister à la messe. Et parfois elle me la racontait le matin, avant que je parte pour l'école vêtue de mon uniforme bleu à carreaux, tandis qu'elle tressait mes longs cheveux bruns dans le salon à la moquette à poil long.

Je pense que Ma me racontait ces histoires à la fois pour tuer le temps et pour détourner mon attention pendant qu'elle me passait le peigne dans les cheveux, afin d'éviter que je ne sursaute ou que je ne me mette à crier. Ne pleure pas, disait-elle. Ce n'est rien à côté de ce qu'a vécu Vita. Pauvre Vita.

Elle m'a expliqué que le mari de Vita, Francesco, était resté au pays, bien que son nom de famille – Vena – ait voyagé avec ma famille jusqu'en Amérique. En Italie, les femmes gardaient leur nom de jeune fille – peut-être pour éviter les tracas administratifs que n'aurait pas manqué d'entraîner un changement. En revanche, les enfants prenaient le nom de famille du mari. Dans notre cas, Vena.

Un détail, surtout, m'avait marquée : d'après ma mère, c'était une partie de cartes qui avait été à l'origine du meurtre.

Il était inhabituel pour une femme de faire le voyage jusqu'en Amérique sans son mari, ou sans qu'au moins ledit mari ne s'y soit rendu au préalable pour préparer le terrain. Le simple fait que Vita soit partie seule avec ses enfants était donc un signe qu'il s'était passé quelque chose d'anormal. À cette époque, les femmes avaient rarement leur destin entre les mains, et, s'il existait des exceptions, elles étaient passées sous silence.

Dans les films de Martin Scorsese et de Francis Ford Coppola que mon grand frère et moi regardions en boucle, les femmes italiennes étaient invisibles. Au mieux, on pouvait les apercevoir en arrière-plan, le plus souvent dans la cuisine en train de préparer à manger. Mais qui sait si, pendant qu'elles confectionnaient le poulet à la *cacciatore*, faisaient la lessive ou coiffaient

leurs filles, elles ne rêvaient pas secrètement de raconter des histoires, de prendre des décisions et de vivre des aventures ?

Vita était différente.

Vita était partie. Comme nombre de nos ancêtres, elle avait fait le grand voyage, pour le meilleur et pour le pire. Je l'imaginais arriver dans le port de New York, voir la statue de la Liberté pour la première fois et se demander : « Mais qui c'est, cette énorme dame ? »

Quand, enfant, je regardais cette même statue depuis la rive de la baie, je me disais la même chose. Qui pouvait-elle donc bien être ? J'avais lu un jour que le sculpteur s'était inspiré de sa mère, Charlotte. Mais qu'est-ce qui la tracassait autant, cette pauvre femme, pour qu'elle fronce ainsi les sourcils ? Et cette grosse tablette qu'elle tenait à la main, l'avait-elle lue ? Une Européenne au milieu du XIX^e siècle ? Savait-elle seulement lire ? Avait-elle eu une vie trépidante ? Était-elle venue avec ses enfants ou les avait-elle confiés à quelqu'un afin de pouvoir se tenir debout sur son piédestal, stoïque et fière ?

J'éprouvais à l'égard de cette statue vert pâle la même admiration mâtinée de crainte que pour Vita. Qui était-elle, cette parfaite inconnue dont je portais les gènes dans chaque cellule de mon corps ? Pourquoi diable avait-elle tué quelqu'un ? Pour se défendre, protéger ses enfants ou son mari ? Ou était-ce la haine et la vengeance qui avaient guidé son geste ? Dans ma famille, l'esprit de vengeance était très développé, au point qu'on pouvait conserver de la rancune pendant plusieurs dizaines d'années. Enfant, je ne me doutais pas une seconde que ce trait de caractère – cette soif de vengeance inextinguible – se révélerait un jour utile.

Quand j'ai atteint l'adolescence, ma mère m'a révélé un nouveau chapitre de l'histoire de Vita – un conte moral, en quelque sorte. Comme j'étais à présent en âge de tomber

enceinte, elle m'a expliqué que Vita avait été une femme facile ou, comme aimait à l'appeler mon arrière-grand-mère, la belle-fille de Vita, une *puttana* (les deux femmes ne s'entendaient pas très bien). Je me suis imaginé Vita arpenter le trottoir du boulevard en faisant de l'œil aux passants.

En attendant, voilà qui expliquait peut-être pourquoi les femmes de ma famille étaient si douées pour faire la *pasta alla puttanesca*, qu'on appelait aussi les « pâtes aux restes ». Nous avions toutes le don de concocter en un tournemain un repas délicieux à l'aide des quelques ingrédients dont nous disposions – comme le faisaient à une époque les prostituées pour leurs clients affamés.

Ma disait que les fils de Vita avaient deux pères différents. Il était notamment question d'un certain Grieco, un avocat qui l'aurait aidée à fuir en Amérique.

La première fois que je me suis rendue en Italie, c'était pour passer un été à l'université de Sienne. Je ne suis pas descendue plus au sud que Rome et je n'avais à l'époque aucune intention de partir à la découverte de mes racines familiales. Au contraire, je faisais le maximum pour mettre le plus de distance possible entre moi et les petits escrocs et autres avocats véreux qui composaient une bonne partie de mon arbre généalogique : l'oncle bookmaker, les cousins arnaqueurs, le *consigliere* de la mafia, les magouilleurs politiques, et même un ou deux meurtriers.

Mon diplôme universitaire en poche, j'ai obtenu un boulot de journaliste dans un canard local, et il m'est parfois arrivé de voir passer sur mon bureau des affaires judiciaires concernant des membres de ma famille.

Et puis, un jour, j'ai traversé à pied le pont reliant Jersey City à Ellis Island pour faire un papier sur le musée de l'Immigration, qui devait bientôt être inauguré. Par curiosité, j'ai consulté les archives, mais je n'y ai trouvé aucune trace

de Vita, ce qui n'était pas tellement surprenant étant donné qu'elle était sûrement arrivée sous un faux nom. Peut-être celui de ce fameux Grieco.

En revanche, j'ai retrouvé Leonardo, treize ans, et Valente, quinze ans, arrivés sur deux navires différents en 1892 – année de l'ouverture d'Ellis Island.

Nous avons quelques photos de Leonardo et Valente adultes, à Jersey City, où tous deux habitaient et travaillaient comme barbiers. Leonardo, mon arrière-grand-père, ressemblait un peu à Al Capone – élégant, le visage rond, le crâne dégarni, les lèvres pleines et les yeux tristes. Mais je vous rassure, la ressemblance n'était que physique. Quant à Valente, s'il avait, lui, le visage long et des cheveux sur la tête, il avait les mêmes lèvres que son frère.

En revanche, aucune photo de Vita ou de son mari Francesco n'était parvenue jusqu'à nous, même si tout le monde s'accordait pour affirmer que ma grand-tante Mary, la sœur aînée de papy Beansie, ressemblait trait pour trait à Vita. Elle avait une longue chevelure noire et un beau visage malgré un léger prognathisme : ses lèvres étaient fines et ses yeux avaient la couleur des olives de Kalamata – un marron très foncé tirant sur le noir. Ils étaient d'ailleurs si foncés que, en s'y reflétant, la lumière faisait comme des étincelles. À l'instar de toutes les femmes du côté italien de ma famille, elle avait la peau lisse, sans aspérités. La plaisanterie récurrente consistait à dire que c'était grâce aux bains de vapeur répétés que nous offrait la cuisson des pâtes.

Vita avait le même sourire en coin que la majorité des femmes de ma famille (moi comprise), un rictus timide et énigmatique que nous appelions entre nous le « sourire de la Joconde ». Pour obtenir le sourire complet, il fallait qu'on vous connaisse mieux. En revanche, dès l'instant où vous étiez accepté, on se mettait en quatre pour vous, on vous faisait

la cuisine pendant des heures et on se pliait à vos moindres désirs. Enfin, presque.

Vita était une femme de petite taille – moins d'un mètre cinquante. Nous étions toutes petites. Moi-même, je faisais un mètre cinquante et je dépassais largement plusieurs de mes tantes. J'ai appris plus tard que c'était le résultat de plusieurs siècles de pauvreté et de malnutrition.

Vita était dure, mais elle avait un grand cœur. Comme elle, nous ne nous laissions jamais marcher sur les pieds. Nous parlions, nous nous déplacions, nous agissions avec détermination, pendant que, la plupart du temps, les hommes lambinaient de leur côté. Mais ça ne nous empêchait pas d'aimer nos maris et nos enfants et d'avoir besoin de les prendre dans nos bras plusieurs fois par jour. Nous aimions aussi nos sœurs et nous étions prêtes à tout pour elles, même si la jalousie nous poussait parfois à de petites mesquineries. En fait, nous étions prêtes à tout pour notre famille. C'était comme ça.

J'ai attendu que mes enfants soient en âge de comprendre pour leur parler de Vita. Ensuite, quand ma mère venait à la maison, on leur racontait l'histoire toutes les deux. Dean et Paulina avaient déjà entendu tellement d'anecdotes sordides sur notre famille que ce n'était pas un crime de plus qui risquait de les perturber.

Je ne leur racontais pas l'histoire lors de nos visites à tante Katie, car tante Katie était morte. Et je ne la racontais pas non plus sur le chemin de l'église, car je ne mettais plus les pieds à la messe depuis longtemps – j'avais beaucoup trop de griefs contre les autorités catholiques.

Non, je relatais la saga familiale en préparant à manger, pendant que les enfants faisaient leurs devoirs sur la table de la cuisine (nous aussi, nous avons une cuisine jaune). Et donc, tandis que je remuais la sauce où flottaient les boulettes de viande,

ma mère et moi leur racontions comment Vita avait trouvé la mort à soixante-quatre ans, après avoir été frappée à la tête par une chaussette remplie de cailloux, en pleine rue, à Jersey City.

C'était la veille de Halloween, la *Mischief Night* (littéralement la « Nuit des bêtises »), un soir où, traditionnellement, les jeunes allument des feux de joie et font n'importe quoi. Sans ce coup à la tête, Vita aurait certainement vécu encore de longues années. En effet, entre les prédispositions génétiques et le régime méditerranéen, il n'était pas rare que les femmes de notre famille vivent jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

Un jour, alors que je commençais à m'intéresser de plus près à ce mystère familial, nous nous sommes tous rendus sur la tombe de Vita, au Holy Name Cemetery de Jersey City, où elle repose tout au fond d'un caveau, sous son fils Leonardo et plusieurs de ses petits-enfants. Son nom ne figure même pas sur la pierre tombale. Il y a seulement écrit « VENA ».

Ce n'est que lorsque j'ai eu mes enfants que j'ai compris pourquoi ma mère m'avait répété inlassablement l'histoire de Vita et Francesco. Ce n'était ni pour passer le temps, ni pour me divertir, mais pour me donner une leçon de vie. Vita était une *puttana* qui avait commis un meurtre. Et que lui était-il arrivé ? Elle était morte après avoir été frappée avec une chaussette remplie de cailloux, et elle n'avait même pas son nom sur sa propre tombe. En italien, il y a une expression qui dit « *Tutti i nodi vengono al pettine* », ce qui signifie littéralement « Tous les nœuds viennent au peigne ». L'équivalent de notre « On récolte ce que l'on sème ».

En cherchant des renseignements sur Vita, je suis tombée sur son acte de décès daté de 1915. Dessus figuraient sa date de naissance partielle (22 août) ainsi que le nom de jeune fille de sa mère (Teresina). Par un cousin, j'ai également mis la main sur les actes de naissance des fils de Vita. Valente, né en 1877

à Bernalda de « Vita Gallitelli, épouse de Francesco Vena », et Leonardo, né en 1879 dans la ville voisine de Pisticci. Sur le document, il était précisé que Vita avait déménagé à Pisticci pour « raisons professionnelles ».

L'acte de naissance de Valente indiquait que Vita était tisserande, et que Francesco n'était pas présent à la naissance. (Il ne le serait pas plus à celle de Leonardo, deux ans après.)

Armée de ces maigres indices – à peine quelques noms et quelques adresses –, j'ai entrepris de faire quelque chose qui m'a moi-même surprise : partir en vacances dans le sud de l'Italie avec ma mère et mes enfants, afin d'en apprendre un peu plus sur mon histoire familiale. Et donc, comme Vita avant moi, j'ai laissé mon mari derrière moi.

Je me suis dit que ce serait une bonne expérience. On louerait une maison. On mangerait des glaces. Ce serait l'occasion de faire quelques recherches, de discuter avec des locaux, de consulter les archives. À soixante-treize ans, ma mère n'était jamais allée en Italie et elle n'avait jamais goûté d'authentique *gelato*. Il était plus que temps qu'elle vive une aventure.

Nous serions les premières en quatre générations à visiter la ville de nos ancêtres, tout en bas de la botte. Cette ville que Vita avait quittée sans se retourner et où ni ses petits-enfants ni même ses arrière-petits-enfants n'avaient eu jusque-là la curiosité de se rendre.

À l'époque, j'ignorais que ce voyage marquerait le début d'une odyssée qui me mènerait de grottes préhistoriques en volcans verdoyants, d'archives poussiéreuses en falaises abruptes, jusqu'à la vallée de la mort où tout avait commencé.

Je ne savais rien de ce monde isolé où je m'apprêtais à mettre les pieds, et je n'avais aucune idée du temps qu'il me faudrait pour exhumer la véritable histoire de Vita. Une histoire plus tragique – mais également plus glorieuse – que je n'aurais jamais pu l'imaginer.

Comment aurais-je pu deviner qu'au terme de cette aventure longue de dix ans, je découvrirais quelque chose qui changerait jusqu'à la façon dont je voyais mes enfants et qui remettrait en question toute mon identité ?

Au final, il serait question d'un coup de fusil et de cinq cadavres, la plupart appartenant à ma famille.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

1. Tous les nœuds viennent au peigne	13
2. De l'obscurité à l'obscurité	25
3. Humiliation publique	37
4. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit	47
5. Vous avez le visage des Gallitelli	51
6. Retournez en Amérique et laissez les morts en paix	61
7. Un nez retroussé est pire que la tempête	71
8. Un morceau de pain et des olives n'ont jamais rassasié personne	81

DEUXIÈME PARTIE

9. La vérité remonte toujours à la surface	91
10. Viens prendre un café	99
11. La crypte du péché originel	105
12. Faux départ	111

13. Le parfum de la campagne	117
14. Jamais deux sans trois	123
15. Les gitans, les gitans, les gitans	129
16. Une belle équipe	133
17. Sacré personnage	141
18. Foyer fidèle	145
19. <i>Cupa cupa</i>	155
20. Avec la neige tu as du pain, avec la pluie tu as la faim	161
21. Ne crache pas dans l'assiette dans laquelle tu manges	167
22. Des pommes de pin à la place du cerveau	169
23. <i>Eccolo</i>	175
24. Au frais	181
25. Ne dis pas au paysan combien le fromage est bon avec les poires	189
26. Berceau vide	197

TROISIÈME PARTIE

27. <i>Puttana</i>	205
28. Le corps du Christ	211
29. Le fourgon	219
30. Sainte-Croix	223
31. Recul	229
32. Le chant du prisonnier	233
33. À chaque oiseau son nid est beau	241
34. Même visage, même race	251
35. Un départ n'est rien de plus que le début d'un retour	257
36. Dernier repas	263

37. Monte dans le train !	269
38. Compte tes nuits en étoiles et non en nombres	279
39. Viens là !	287
40. Voir Naples et mourir	291
 Épilogue	 299
 <i>Note de l'auteur</i>	 311
<i>Remerciements</i>	313
<i>Personnages</i>	315
<i>Bibliographie</i>	319

© 2018, *Globe, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française.*

© 2017 by *Helene Stapinski*

Titre de l'édition originale :

Murder in Matera

(HarperCollins Publishers, New York, NY)

Dépôt légal : mai 2018

ISBN : 978-2-211-23785-7

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site <http://www.editions-globe.com>



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter